

BOUCHE D'ACIER

Fais ce que dois advenir
que pourra.

PAMPHLET DÉMOCRATIQUE.

Haine au despotisme quel
que soit son masque.

Politique rétrospective.

Depuis six mois que la France est en république, la tête nous tourne à la vue des événements douloureux qui se succèdent sans suite et sans raison.

Après Février, les promesses étaient grandes et généreuses; le prolétaire devait enfin profiter d'une révolution pour laquelle il avait versé son sang! On lui promettait peut-être trop en lui faisant espérer immédiatement le bien-être, car demander brusquement et sans ménagements des sacrifices à la caste puissante et orgueilleuse qui possède tout, n'est pas chose facile et réalisable; mais à coup sûr c'était bien justice de songer un peu à adoucir les misères de la classe des travailleurs; elle avait pris le fusil et remué des pavés dans ce seul but, on lui devait cette réparation.

Les hommes du gouvernement provisoire promirent tout; ils s'occupèrent franchement et sans arrière-pensée de la réalisation des grands principes proclamés par la révolution démocratique, c'est chose probable; auraient-ils joué leur tête au service du peuple, s'ils n'avaient pas eu la pensée sérieuse et dévouée de travailler à sa réhabilitation?

Et cependant voyez ce qu'ils ont fait! comptez ce qu'ils ont accordé aux masses souffreteuses qui attendaient, joyeuses et confiantes dans leur patriotisme; examinez ce qu'ils ont su arracher aux vaincus!

Il y a là impuissance profonde, car nous croyons encore à leur bonne foi; il y a là inhabileté, car nous voulons ne pas douter de leur honnêteté.

Le pouvoir des barricades se composait d'hommes honnêtes et probes dont les intentions étaient pures, mais dont l'incapacité politique est aujourd'hui notoire. Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc sont des noms franchement démocratiques, et cependant dites-nous où s'est précipitée leur façon de gouverner. Au mois de mars, ils étaient tout puissants, le peuple leur avait confié le pouvoir, espérant dans leur dévouement et leur désir de travailler à la réalisation de son bien-être, et l'on croyait alors à la nécessité et peut-être à la justice de lui tendre la main pour l'aider à monter au niveau des classes heureuses.

Examinez les joies, les espérances de la population. Au lendemain de la victoire de février, voyez tout ce que l'on pouvait faire pour alléger toutes ses souffrances de dix-huit années, et dites-moi si nous avons obtenu et si l'on a réalisé les promesses de la révolution.

Elle est triste la république de 1848, telle que nous l'ont faite les hommes qui ont suivi le peuple triomphant de la Chambre des députés à l'Hôtel de ville, et qui se sont laissé poser sur le pavois, sans réfléchir qu'ils allaient faire retomber ce peuple dans un abîme plus effrayant encore que celui qu'il venait de traverser pendant tant d'années.

Et maintenant, que sont-ils devenus, ces hommes, les héros de la foule, et qui devaient réaliser pour elle des promesses brillantes et nécessaires? L'un, celui dont le nom était le plus grand et le plus populaire, est on ne sait où, dans un coin le plus reculé de l'oubli; l'autre, le tribun farouche, dont la parole représentait le mieux l'idée révolutionnaire, vient d'être jugé par la Chambre, comme un *insurgé*, et a été dédaigneusement acquitté comme un homme peu dangereux; les autres deux sont en fuite, accusés d'avoir voulu renverser l'ordre et les lois.

Et dites-moi quels étaient ces juges? Des hommes qui faisaient bien un peu d'opposition avant la tempête de février, mais qui ont fui prudemment devant le souffle populaire, et qui reviennent aujourd'hui que la crainte serait une duperie; des hommes qui ont l'air de travailler dans l'intérêt de la République, et qui soupirent tous les jours après une restauration monarchique; des hommes qui, avec leur habileté éprouvée et leur longue expérience parlementaire, sont parvenus à abuser et à diriger l'honnête *Cavaignac*, le militaire franchement républicain, qui, avec sa rudesse des camps, ignore tant de souplesse et de perfidie, et ne voit pas de quel côté sont les véritables ennemis.

Pauvre France! pauvre démocratie! L'idée sociale marchera, nous le savons, en dépit des obstacles accumulés devant elle; mais faudra-t-il qu'elle traverse encore des barricades, des cachots, et quelle envoie ses enfants dans l'exil?

Dieu nous est témoin que ces quelques lignes que nous écrivons au courant de la plume nous sont inspirées par un ardent amour de la patrie; et que nous voudrions étouffer de toute la puissance de nos convictions et de notre énergie ces luttes coupables, ces défiances sinistres, ces haines malheureuses qui divisent la société en deux camps. Dieu nous est témoin que nous voudrions l'ordre, la paix, la fraternité, la sécurité. Aussi, nous sommes convaincus que nous aurons fait acte de bon citoyen, en disant au pouvoir des vérités un peu rudes, mais que des institutions franchement républicaines devraient bien nous donner le droit de publier.

Vous allez donner au pays une constitution démocratique, et sous le prétexte qu'une insurrection terrible a ensanglanté la capitale, vous prélevez à l'affermissement de la république par la défiance et le despotisme; vous voyez toujours devant vos yeux la guerre civile, et vous supprimez la moindre phrase, la moindre feuille qui critique vos actes, en l'accusant de prêcher l'anarchie.

Ecoutez, je vous en conjure, le cri désespéré d'un homme qui voit l'abîme où vous vous plongez, avec la France entière; laissez venir à vous le socialisme, qui seul peut sauver le pays; combattez, détruisez par la discussion les exagérations et les impossibilités de ses doctrines; mais par pitié pour vous-mêmes, dont l'histoire jugera les actes, ne faites plus de la force préventive et laissez la presse discuter tout à son aise — la discussion libre n'est jamais dangereuse — rendez-nous toutes les libertés que vous avez détruites par votre état de siège; que la justice naturelle du pays soit seule la justice des coupables et protégez la liberté individuelle sous un gouvernement qui s'appelle la République française.

ALFRED MONBRIAL.

Guerre aux idées rétrogrades.

Paris n'est plus inondé de cette clarté monarchique qui sortait chaque soir de la rue Favart... *Le Lampion*, après une courte résurrection, vient encore de s'éteindre. *La Bouche de Fer* lui succède; hélas! c'est encore pour mourir!... Ce n'est pas avoir vécu que de mourir après six heures d'existence... Toutes les opinions se trouvent également frappées par le pouvoir émané de l'état de siège.

La pensée est paralysée par les circonstances exceptionnelles de ce temps; mais elle ne saurait périr, car elle est inhérente à la nature humaine, qui est impérieuse comme elle; l'empêcher de se produire, ce serait interrompre la marche du progrès, et se débattre, par conséquent, contre l'impossible.

La Bouche d'Acier, tel est le titre de notre journal, éprouvera-t-elle le même sort que sa sœur aînée *La Bouche de Fer*? Nous ne saurions le dire; nous nous proposons néanmoins de vivre, car nous avons en nous tous les éléments d'une longue existence. Nous ne craignons pas de livrer à la publicité nos opinions: nous sommes républicains, nous appartenons à la mémorable époque de 93; nous voulons les mêmes résultats, moins les excès et la terreur; nous le disons hautement, car nous ne pensons pas qu'on puisse croire aujourd'hui aux terroristes, aux pillards et aux hommes sanguinaires par tempérament.

Deux révolutions ont été faites au prix du sang le plus pur; les conséquences en sont inévitables; on ne saurait y échapper.

Que voulons-nous donc?

Nous voulons ce que le prolétaire réclame depuis si longtemps; le programme des travailleurs est connu, Février l'a mis au grand jour; ce programme est le nôtre, et nous le défendrons avec toute l'énergie, avec tout le courage dont la nature nous a doués.

L'heure des améliorations sociales a sonné; on a beau s'abuser, s'aveugler, rien ne pourra s'opposer à l'humanité qui marche, au progrès qui s'avance... Depuis la révolution de Février, les masses sont plus éclairées sur leurs besoins, sur leurs intérêts. Le socialisme est leur point de mire; elles le considèrent comme leur salut. De la solution du socialisme dépendent à la fois l'avenir

et le repos public, et malgré toutes les précautions dont vous avez entouré la capitale, en dépit même de toutes vos prévisions, le socialisme ne fera que briller davantage aux yeux des masses souffrantes, qu'éclairer mieux les esprits et les consciences, que triompher d'une manière plus éclatante des haines, des obstacles et des préjugés. A nos yeux, il n'y a donc qu'un seul moyen qui puisse sauver ceux que la fortune a le plus particulièrement protégés, les industriels, les capitalistes et les banquiers; c'est de faire venir en eux des idées de justice, d'association et de solidarité, qui, seules, feront cesser l'antagonisme des classes et des partis, l'anarchie des idées, des passions et des intérêts.

La Bouche d'Acier, loin donc de continuer la politique des rédacteurs de *La Bouche de Fer*, la combattra, au contraire... L'une a les yeux dans l'avenir... l'autre regarde un passé qui n'est plus et qui ne peut plus être. La première veut le progrès, la seconde veut rester dans les ornières du *statu quo* et du ridicule.

Nous, enfants du peuple, nous n'éprouvons pour le comte de Chambord, principule de Lucques et autres lieux, qu'une pitié profonde, et nous disons: Si, à quelques jours d'ici, Chambord veut être roi, nous lui présenterons une épée, non par la poignée et agenouillés, mais bien par la pointe et debout!!! Mais s'il veut être homme et Français, nous lui ouvrirons nos rangs, nous lui tendrons une main noircie par la poudre et durcie par le travail.

La Bouche de Fer était l'organe d'une illusion morte... Les transfuges de Coblenz, les courtisans de Goritz, perdent leur temps à des aspirations généreuses pour leur cher Henri Dieudonné. — Quoi qu'ils fassent, ils n'incuberont jamais au peuple parisien le virus empesté d'une légitimité illégitime: le droit divin est connu pour un mensonge comme la feue Charte! C'est une rouerie dont on connaît les ficelles; c'est une duperie qui a fait son temps, et dont par conséquent on ne veut plus.

Il est aujourd'hui un souverain qu'on ne détrônera pas, c'est le peuple; celui-là règne en vertu d'un droit qu'on ne pourra plus lui ravir; le passé lui servira de leçon, l'avenir est à lui!

ARMAND COMET.

Les prétendants!

O France! ô ma patrie! tu seras donc toujours plus facétieuse que réfléchie, et ton peuple léger et folâtre, qui dans un moment d'humeur fait des barricades et jette un roi hors des frontières, ne comptera-t-il jamais les gouttes de sang qu'il a versées pour conquérir les réformes les plus nécessaires à son bonheur, et par insouciance laissera-t-il toujours une porte ouverte à quelques prétendants?

C'est un singulier peuple que le peuple de France; une fois la République proclamée, il ne songe plus qu'à se promener dans les rues avec des drapeaux, et chaque jour, au détour d'une place, on voyait le *peuple souverain s'avancer*, et porter à ses gouvernants l'expression de sa volonté.

Vive la République démocratique et sociale! A bas les tyrans! Plus d'exploitation de l'homme par l'homme! Guerre au privilège! A mort le despotisme! Ce concert universel de cris patriotiques était magnifique, délirant, et remplissait de joie le cœur de tous les vrais démocrates.

Mais bientôt le peuple s'ennuya de toute cette ardeur; il n'était pas accoutumé à se voir aussi libre; dix-huit ans d'un règne d'égoïsme et de lâcheté l'avaient abâtardi; un jour de victoire lui accordait trop de puissance! Il possédait la liberté de la presse, le suffrage universel, la liberté d'association; c'était trop, cela l'enivrait!

Alors il chercha tous les moyens de redevenir esclave; il fut tenté de rappeler la famille odieuse qu'il avait chassée dans un moment de juste colère, et le nom de Joinville fut jeté en avant; appât grossier, qui ne leurrera qu'une vingtaine d'imbéciles. Il n'était que l'oncle de son neveu!

Tout à coup on se rappela qu'un nom avait fait du bruit dans le monde, on savait que les gouvernants de la République décourageaient les plus intrépides pa-

tristes par leur insouciance politique et leur incapacité, et on proposa aux suffrages des électeurs le neveu de son oncle!

Le peuple s'ennuyait de l'état de prostration de la république, il se jeta dans les serres de l'aigle impérial, et cria : *Vive Louis Bonaparte!*

Il y a quarante ans, nous aurions pardonné ce cri, le peuple pouvait s'incliner devant la gloire de Napoléon, et oublier ses fantaisies despotiques; mais cherchez dans la tombe de ce héros son petit chapeau et sa redingote grise, affublez-en l'aventurier de Boulogne, et puis criez sans rire : *Vive Louis Bonaparte!*

Nous avons bien encore un petit prétendant du nom de Chambord, que quelques-uns appellent Henri V; mais celui-là est trop légitime pour que nous ayons à le craindre et à nous en occuper.

Mais le seul prétendant qui à nos yeux a des chances terribles — vu l'excentricité du caractère français, — c'est Abd-el-Kader, le *Napoléon du désert*. Pendant longtemps il lutta victorieusement avec nos armées d'Afrique; mais un jour — en sa qualité de prophète du Dieu fort — il devina la révolution de Février, et s'empressa de se rendre prisonnier; il soupçonnait bien que le peuple révolutionnaire de 1848 ne saurait où trouver un homme pour gouverner sa république, et il se résigna à la prison, pour devenir un jour le président de la plus belle république du monde!

Dieu seul est grand! Abd-el-Kader est son prophète; Français, commencez par le nommer représentant du peuple!

A. M.

Propriétaires et locataires.

La salle des référés, au Palais-de-Justice, offre chaque matin un coup d'œil à la fois triste et curieux : Plusieurs centaines de personnes s'y coudoient, et les issues sont tellement encombrées de débiteurs et de créanciers, qu'à peine on peut pénétrer dans l'enceinte; ce n'est qu'après avoir perdu son chapeau, sa casquette, une partie de sa redingote ou de son habit, qu'on peut arriver jusqu'au bureau du magistrat... D'où vient cette affluence inaccoutumée? Pourquoi ce bourdonnement, ce tumulte, ce pêle-mêle, ce désordre? Interrogez les acteurs de cette espèce de drame qui se joue tous les jours de dix heures à midi aux abords de la première chambre du tribunal : vous trouverez à peu près la même réponse dans toutes les bouches : c'est le locataire ruiné par suite des événements, qui vient demander à la justice de lui accorder quelques jours de répit et de ne pas le frapper encore de la rigueur de la loi... Il lui en coûte de quitter pour toujours ces quatre murs qu'il avait trouvés déserts, et qu'il a fait embellir par tant de riches accessoires...

Il regrette d'abandonner au privilège le luxe de tous ces beaux agencements... Il espère donc, il attend, il temporise autant que faire se peut; il rejette aussi loin que possible l'heure, le moment où il se verra enfin forcé d'effectuer son départ... Vains efforts... lutte impuissante! Il se débat inutilement contre le flot qui l'entraîne. Privé des instruments qui lui donnaient le pain de chaque jour, il ira, l'infortuné, on ne sait où, porter ses larmes, et peut-être, hélas! son désespoir! Et ce sont des frères, qui ouvriront ainsi à d'autres frères la porte d'un affreux trépas!!

O vous! gens qui possédez, serez-vous insensibles à la vue de la détresse qui nous accable? Regardez-vous d'un cœur sec cet abîme d'épouvantable misère qui se présente sous nos pas? S'il en était ainsi, — mais nous espérons le contraire, — nous nous résignerions sans murmurer, en attendant le jour de la justice!!

A. C.

L'autorité fait de nobles et louables efforts pour faire renaître la confiance, pour raviver le crédit, pour donner un peu de vie au commerce qui, hélas, est à la veille de rendre le dernier soufle; M. le préfet de police, avec une sollicitude qui l'honore, continue à nous donner un compte hebdomadaire de la situation de la capitale. A la lecture de ses proclamations, on sent au fond de son âme poindre un rayon d'espérance mêlé de bonheur. Mais pourquoi faut-il que la réalité vienne dissiper cette apparence d'espoir! L'aspect de Paris est généralement triste... on lit sur toutes les figures la malaise, les préoccupations de tout genre. Qui ne connaît à cette heure les angoisses terribles du malheureux boutiquier!... Il paraît sur le seuil de sa porte, brisé par le chagrin et affectant une joie qui n'est certainement pas la sienne... ne pouvant faire honneur à ses engagements passés, il se voit traqué, poursuivi, chassé impitoyablement de ces lieux dont l'exploitation, depuis plusieurs années, faisait son bien-être et celui de sa famille... c'est ainsi que la misère, après avoir envahi les faubourgs, semble gagner le centre de la ville. En ce moment, chacun en est réduit à son dernier écu; on le dépense le jour, et, chose affreuse, on ne peut espérer de le remplacer le lendemain. Triste situation! navrante alternative! Pauvre petit commerçant. Où iras-tu aux approches de la saison rigoureuse qui bientôt va fondre sur toi? Il ne te reste plus pour abri qu'un modeste grenier... Le froid et la faim seront ta dernière espérance... Rassure-toi, pourtant... le beau temps a toujours succédé à l'orage. Confiance! confiance! la République est une bonne mère... Espère

qu'elle sera libre un jour, et qu'alors loin de se montrer ingrate, elle assurera le bonheur de tous ses enfants.

Par ce temps de peur et de faiblesse, encourageons ceux qui ont assez d'audace pour publier toute leur pensée sur les actes du jour; nous signalons la *Démocratie Pacifique*, comme ayant fait un acte de politique généreuse en publiant son article du 28 août. Que d'autres l'accusent de violence systématique, qu'ils la dénoncent comme cherchant à irriter les partis, à soulever les passions que le *Siècle* continue son rôle de délateur officiel; tous les hommes honnêtes et indépendants approuveront le journal socialiste, lorsqu'il stigmatisera aussi justement l'incapacité brouillonne et l'impuissance imposante des deux idoles du *Siècle*!

On croit généralement que la république a réformé une foule d'abus dans les administrations publiques. Pour nous, nous sommes bien certains qu'elle n'a changé que des noms d'hommes! et pour prendre un exemple entre mille, parlons un peu des contributions indirectes! Tout le monde sait que M. Boursy, directeur général, était trop l'âme damnée de l'ancien pouvoir pour rester à la tête de cette administration; la République s'est empressée de le renvoyer dans ses foyers; mais elle a nommé à sa place le fidèle serviteur, l'ami dévoué de l'ex-directeur général; M. Adam remplit la place de son maître en attendant mieux, et ce fonctionnaire républicain est l'habile continuateur des roueries administratives de son maître.

Un de nos amis, qui, pendant cinq ans avait lutté, au prix de toutes les privations et des tortures morales pour renverser l'exercice, cette monstrueuse immoralité du régime déchû, crut que la République proclamée, il était naturel de solliciter la récompense de tous ses efforts; M. Adam s'empressa de le mander dans son cabinet; il lui promit tout, reconnaissant la justice de sa modeste demande, et depuis quatre mois le pauvre abusé attend encore le résultat des promesses de M. Adam!

O république! tes espérances ressembleront-elles longtemps à celles de la monarchie?

Voici un curieux rapprochement : la liberté de la presse vient d'être proclamée dans le royaume de Saxe; établissons la statistique actuelle de la presse saxonne et de la presse française :

ROYAUME DE SAXE.

La loi sur la presse, votée par la Chambre, vient d'être publiée.

Aucun cautionnement n'est nécessaire pour la publication d'un journal.

La censure est à jamais abolie.

Aucun journal ne peut être supprimé.

Lisez, méditez et comparez!

Un journal, le *Corsaire*, qui s'habitue à écrire de grosses farces sur les hommes qui ne sont pas de son opinion politique, publie sur le citoyen Bac, représentant du peuple, la ridicule anecdote suivante :

Le citoyen Théodore Bac est le disciple le plus fervent du philosophe Pierre Leroux, prenant à la lettre le livre de l'*Humanité*, il en adopte tous les principes. Ainsi, le citoyen Théodore Bac croit que l'homme ne meurt jamais, matériellement parlant; il pense, avec son maître, qu'il ne fait que s'in carner de génération en génération dans un corps nouveau.

Cette théorie, vous le voyez, est à peu de chose près, la métépsychose de Pythagore. Il est très-curieux d'entendre le citoyen Bac la soutenir et rappeler quel homme il a déjà été dans les temps écoulés.

Tout dernièrement, au milieu d'une soirée donnée par le général Cavaignac, il parlait de ces choses étranges. Comme il ne voyait autour de lui que des sourires d'incrédulité :

Citoyens, se mit-il à dire, il existe aux environs de Limoges une forêt sombre. Eh bien! je ne la traverse jamais sans éprouver un profond sentiment de terreur. C'est que je me souviens d'y avoir été égorgé il y a cent cinquante ans par des assassins qui m'ont volé cent louis en or que je portais dans ma valise. Bien plus, je crois avoir reconnu, l'autre jour, un de mes brigands dans la rue du Bac.

Heureusement pour lui, riposta l'un de ses collègues, il y a prescription.

C'est surtout au *Corsaire* que s'applique cette tant vieille devise : *Heureux les pauvres d'esprit!*

Je ne sais pas au juste ce que doit vent penser les abonnés du *Constitutionnel*, mais je les crois tous dans la désolation. Que diable peut-il être arrivé au vieux patriar- che? Depuis plusieurs jours, il se prive de son premier

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le décret sur la presse, voté par la Chambre, vient d'être publié.

Un cautionnement de 24,000 fr. en espèces est nécessaire pour la publication d'un journal quotidien. Ordre vient d'être donné aux théâtres de Paris d'avoir à admettre, à l'une des répétitions des pièces nouvelles, un ou deux membres de la commission d'examen.

Onze journaux ont été suspendus le 25 juin; cinq viennent d'être supprimés.

Paris. Certes, il doit être survenu quelque chose de bien étrange dans la boutique de cet honnête journal; car depuis longtemps il a supprimé ses lamentations, indignations et délations, dont il ornait sa première colonne. Décidément le *Constitutionnel* est malade ou menacé de saisie. Ce serait incroyable, mais pourtant que conclure du silence politique et dédaigneux du vieux journal?

Aller aux renseignements auprès de M. Thiers.

M. Émile Barrault, dont les lettres à MM. Lamartine, Thiers et Rotschild ont fait sensation dans le public lettré et se sont vendues à un nombre considérable d'exemplaires, va faire paraître une nouvelle lettre adressée au général Cavaignac, avant pour titre *Algérie! Algérie!*

Nous sommes certains que cette nouvelle production de M. Émile Barrault obtiendra du public l'accueil le plus encourageant et le plus mérité.

Décidément M. de Saint-Priest doit être bien heureux. Vous connaissez tous sa ténacité sous le dernier règne à vouloir réduire la taxe des lettres à 20 c., et vous savez combien de déboires il a éprouvés touchant cette réforme; toute dans l'intérêt du pauvre; la République n'a pas osé marcher sur la voie de la royauté, et elle a accordé au représentant du Lot le but de tous ses rêves.

Bravo, M. de Saint-Priest! vous avez bien mérité de vos électeurs et de la France entière. A dater du premier janvier prochain, vous faciliterez la correspondance de tant de malheureux.

M. Charles Devritz vient de faire paraître trois lithographies que nous signalons à l'attention de nos lecteurs, mais dont nous n'osons pas indiquer les titres et les sujets.

L'état de siège nous en fait un devoir.

CHANT DES GOIPEURS.

AIR Des Fous (de Béranger.)

A nous, goipeurs; nous, rien qui vaille;
Nous, que le sort déshéritait!
A nous, nous, la sainte canaille,
Que l'égoïsme révolta! (bis.)
A nous, les truands de notre âge!
Frères, à nous l'adversité!
A nous la lutte et le courage
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

Écoutez!... D'église en église,
Sur tous les tons sonne minuit.
Veille au grain! la patrouille grise
Le long des murs file sans bruit. (bis.)
Nous pinc-t-elle? une noble fibre
Du cœur exalte la gaieté :
Chantons! toute âme pure est libre!
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

Du veau d'or, au culte idolâtre
Qui n'a plus son temple à Memphis,
Société, vieille marâtre,
Tu veux sacrifier tes fils! (bis.)
Victimes, pour rompre nos chaînes
Que nous faut-il? la volonté!
L'oiseau comme nous a ses peines!
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

Dormez, vous que le bonheur berce!
A l'abri, confiants dans le sort;
A l'abri, qu'importe l'averse?...
Ne plus lutter, c'est être mort. (bis.)
Riches, à vous la décadence :
La loi, c'est la majorité!
A nous l'avenir de la France!
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

Malheur! malheur! aux égoïstes!
Oui! notre étoile va briller!
Pour vous, seuls, grands capitalistes,
Nous ne voulons plus travailler! (bis.)
Oh! viens, viens consoler le monde :
Par tes enfants, Fraternité!
Le règne des justes se fonde!
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

Religion, patriotisme,
A nous nos puissants souvenirs!
Ainsi que le christianisme,
La République a ses martyrs! (bis.)
Le sang doit-il couler encore
Sur tes autels, Égalité?...
— Enfants, chantez! voici l'aurore!
Goipeurs, à nous la liberté! (bis.)

CLAUDE GENOUX.

Au *Grand Montesquieu*, dans la rue qui porte ce nom, au n° 7, se trouve un magasin d'habillements confectionnés, dont la beauté et la modicité des prix, doivent conquérir toutes les sympathies des acheteurs désireux de posséder de la bonne et solide marchandise. La meilleure preuve à donner, c'est que la clientèle de M. Lebrun centuple tous les jours.

Le Rédacteur en chef : ALFRED DE BASSIGNAC.

Imprimerie Dondoy-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.